

La pédagogie institutionnelle de Fernand Oury

Texte communiqué par
Jacques PAIN
Professeur de sciences de l'éducation
Paris-X-université
Octobre 2002

[Une pédagogie entre les guerres ?](#)
[Une pédagogie politique pour l'école "échouée"](#)
[Les pédagogies institutionnelles](#)
[Généraliser ? De l'institutionnel ?](#)
[Les 4 L](#)
[La coopération](#)
[Les TF.PI \(Techniques Freinet. Pédagogie institutionnelle\)](#)
[Les stages et la formation](#)
[Une théorie anthropologique du sujet-savoir](#)
[Une recherche-action institutionnalisée](#)
[Bibliographie](#)

C'est un samedi matin, après un cours de Gilles Ferry, à l'université de Nanterre, où il nous avait détaillé le premier livre de Fernand Oury et Aïda Vasquez qui venait de paraître : *Vers une pédagogie institutionnelle*, que je décidai de prendre contact avec Fernand Oury. Nous étions début 1967. J'étais à Nanterre depuis une petite année, et j'étais préoccupé par les pratiques sociales, et par la cohérence au quotidien de ces pratiques, dans une dimension plus largement politique. J'étais alors surveillant d'externat au lycée Chaptal, et inscrit à Nanterre dans les premières années du "DUEL" (Diplôme universitaire d'enseignement général). J'allais, à partir de cette rencontre, par Gilles Ferry, de Fernand Oury, m'orienter résolument vers les Sciences de l'éducation.

Il faisait beau ce matin-là. Je m'étais rendu compte que j'habitais à la fois près de l'université, et près de la famille Oury, puisque, alors, les trois frères habitaient ou fréquentaient encore la maison familiale, 78, rue des Champs Philippe, La Garenne-Colombes, près de la place de Belgique. C'est bien donc devant cette grille que je me trouvais et que je sonnais. Surgi du bas de la maison, je vis alors arriver un homme tout de velours vêtu, la pipe à la main, qui me demanda "C'est pourquoi ?", à travers la grille. Je lui expliquai que j'étais à l'université, que j'avais lu d'une traite, après en avoir entendu parler, "le livre vert", comme il disait déjà, et que j'avais l'intention de faire un travail à propos de cette pédagogie et de ses groupes. Il me fit alors entrer et m'installa dans son antre, comme il l'appelait. Il y remisait plusieurs milliers de textes libres, d'albums, de correspondances, de manuscrits. Et il y travaillait et réfléchissait à cette pédagogie dont on commençait à beaucoup parler.

Notre première rencontre fut cordiale et caustique. Il ne manqua pas bien sûr d'ironiser à propos de l'université, des universitaires, et du "psycho-pompage" (l'exploitation des praticiens par les "chercheurs"), mais nous avions en commun une certaine détermination, et pour ma part je n'avais guère froid aux yeux. Nous ne devions plus guère nous quitter pendant les trente années qui suivirent.

Je suis revenu souvent rue des Champs Philippe. C'était la grande époque de la FGERI (Fédération des groupes d'étude et de recherche institutionnelles). Pierre-Félix Guattari avait, avec d'autres, lancé une revue : *Recherches*. Dans cet ensemble de groupes qui constituaient la FGERI – des groupes qui parlaient d'architecture, de psychiatrie, d'éducation, d'économie, de collectif, de la condition féminine, du théâtre, de l'ethnologie, etc. – nous avions le groupe de pédagogie institutionnelle qui s'intitulait alors le GERPI (Groupe d'étude et de recherche pédagogiques institutionnelles).

Si on prend le numéro 3-4 de cette revue *Recherches*, qui date d'avril 1966, on voit bien à la fois la variété, la force de ces groupes militants, militants de la culture, en leur temps. On y trouve par exemple le discours de Lacan à l'ORTF, en entrée de revue, avec cette très belle phrase que l'on pourrait reprendre ici : “ Le désir est proprement la passion du signifiant, c'est-à-dire l'effet du signifiant sur l'animal qu'il marque, et dont la pratique du langage fait surgir un sujet. Un sujet pas simplement décentré mais voué à ne se soutenir que d'un signifiant qui se répète, c'est-à-dire comme divisé. ” D'où cette autre formule : Le désir de l'homme, "si l'on peut dire", c'est le désir de l'autre. En l'autre est la cause du désir où l'homme choit comme reste. ”

À côté de Lacan on retrouve Fernand Oury, à propos de Célestin Freinet. 1966, c'est l'année où Célestin Freinet est mort. C'est une grande figure pour ces groupes puisque – nous le savons – aussi bien pour Fernand Oury que pour Jean Oury et François Tosquelles, les techniques Freinet – on les entendra ainsi et au sens large – sont l'ossature et l'infrastructure d'un milieu de vie éducateur et soignant : des “ techniques de vie ”.

On trouve aussi dans cette revue des travaux des groupes, un très bon article de Rappart : “ Le psychiatre et la politique ” ; des travaux sur la condition féminine ; un dossier Vietnam ; mais aussi un article de Deligny : “ Le moindre geste ” ; des inédits ; et un article sur le jazz. C'est dans ce contexte, derrière les terrains vagues qui à l'époque séparaient l'université de Nanterre de la Défense, que s'abritait ce clan de la pédagogie et de la psychothérapie, de l'analyse “ totale ” du quotidien, par qui bientôt une nouvelle conception du monde des institutions allait marquer les pratiques, en particulier à l'école.

On trouvait autour de Fernand Oury un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices qui aujourd'hui restent la force des publications à venir, comme par exemple Danielle Viallon, Nicole Defossey, Annie Grochowski, Jean Larbre, Jeannine Philippe, Simone Timmermans, Pierrette Chauvin, Manuel Fabre, Michel Jeudi. C'est chez Fernand Oury que Michel Exertier, du CEPI, et moi-même nous sommes rencontrés.

1966-1967, c'est le moment où s'élaborent et s'instituent les GET qui furent de prime abord le Groupe d'étude théorique, pour devenir ces Groupes d'éducation thérapeutique qui, à travers 1968 et jusqu'au début des années 1970, vont asseoir les premiers livres : *Vers une pédagogie institutionnelle* ; *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle* ; *Chronique de l'école caserne*.

Bien sûr, ces groupes sont la matrice même de ces publications, mais l'étincelle multiple qui permit à ces collectifs – à partir de Fernand Oury – d'écrire, tenait et doit beaucoup à cette jeune psychologue – Aïda Vasquez – qui, arrivée du Venezuela, décide de faire une thèse, avec Favez-Boutonnier, sur cette pédagogie dans laquelle elle a compris que la “ psychologie ” tenait une place déterminante.

Aïda Vasquez est au centre de ces recherches, car – nous pouvons le souligner – c'est bien d'un groupe de recherche qu'il s'agit, d'un groupe de praticiens-chercheurs, comme l'intituleraient Jean Le Gal et d'autres chercheurs-praticiens du Mouvement Freinet.

C'est à la hauteur de telles exigences que ces groupes se sont pensés. C'est à partir de là que nos rencontres m'amènèrent très rapidement à participer à la vie des groupes et à me mettre au montage du livre “ noir ” : *Chronique de l'école caserne*, qui, pratiquement sans publicité, à sa parution en 1972, fit 12 000 exemplaires en un peu plus d'un an.

Nous venons avec les éditions Matrice de rééditer tous les classiques de la pédagogie institutionnelle, et *Chronique de l'école caserne*, bien sûr. Nous sommes toujours étonnés de constater que ces livres continuent de se vendre, avec une constance et une ténacité singulières. *Vers une pédagogie institutionnelle*, par exemple, est acheté par plus de 500 personnes, en France uniquement, chaque année.

Et, entre les traductions et les retirages, c'est un livre qui a largement dépassé aujourd'hui les 100 000 exemplaires.

Une pédagogie entre les guerres ?

On pourrait en effet écrire qu'il s'agit d'une pédagogie d'entre guerres, entre guerres et mondialisation. C'est une pédagogie de la transition, une pédagogie intermédiaire, entièrement inscrite dans l'après Deuxième Guerre mondiale, politiquement préoccupée du quotidien.

Nous avons avec Fernand Oury des discussions fortes, toujours bien entendu dans son style. Il suffira de se rappeler ici qu'il appelait ces groupes, et les groupes d'intervention que nous commençons à mettre en place – j'étais l'un de ceux qui défendaient l'idée d'intervenir systématiquement – des "commandos". Il brocardait les intellectuels qui déjà oubliaient la guerre et se laissaient glisser vers le confort des années 1968. Il caricaturait parfois la hiérarchie. N'appelait-il pas – aussi bien dans les stages de pédagogie institutionnelle que dans l'école où il travaillait – la direction, la *Kommandantur* ? Il avait une multitude d'affiches dont il ne se séparait pas, que j'ai, quelques 15 ans plus tard, reprises une par une et reproduites. Ces affiches qui figuraient des situations types : " Par où commencer ? Par tout à la fois ! " C'est une de ces affiches où l'on voyait une main, une grande main, dessinée sur ce fond : " Par où commencer ? Par tout à la fois. " La Tour Eiffel, c'est une affiche qui justement, elle aussi, figurait la hiérarchie ! Et il y avait les " GAM ", les Grenades anti-mythes. Les grenades anti-mythes, c'était un cahier – dont Fernand se servait peu, mais qu'il m'avait confié il fut un temps – qui visait à pré-répondre aux questions bateaux que l'on entendait avec régularité : " Oui, mais... est-ce possible aujourd'hui une telle pédagogie ? Est-ce possible avec des tout petits ? Est-ce possible avec des adolescents ? " Ou encore : " Oui, mais Freinet, il était à la campagne ! En ville, c'est autre chose ! " C'était un bréviaire contre les idées reçues, et un dictionnaire des idées reçues.

Il collaborait à une revue qui s'appelait *Inter-éducation*, où il tenait ce qu'il appelait " La chronique d'Ubu ", ou " La fosse aux ours ". À sa demande, j'ai repris cette chronique. Là, nous dressions le procès de l'Éducation nationale, d'Ubu roi à l'école, avec ces sarcasmes dont il était friand et, qu'en somme, j'appréciais aussi.

Je disais que c'est une pédagogie d'entre-guerres, pourquoi ? En particulier parce que ces " éveillés " sont encore et toujours mobilisés par l'école, pour l'école, et ils pensent, comme Freinet, comme d'autres, pendant et après la guerre, que la partie n'est jamais gagnée, même en 1968, ou surtout en 1968, que l'éducation c'est une aventure, un combat. En même temps, ils ne se font pas d'illusions, ils ont été marqués par les camps de concentration, par Vichy, par l'extermination " douce " des malades mentaux, par le nazisme discret des élites – c'est un autre terme de Fernand Oury – et je m'inscrivis évidemment avec enthousiasme dans ce tableau.

Comme le disait encore Fernand Oury : " Le problème ce n'est pas de laisser la parole – puisqu'on sait que laisser la parole, donner la parole, c'est justement la donner, la laisser à l'élite, c'est toujours la culture qui parle. Il s'agit d'abord de la prendre. "

Revenons, par Jean Oury, à ce contexte d'après-guerres, qui est bien montré dans une citation, dans un article de 1962 :

" Je ne vous décrirai pas ici cette chose si complexe que l'on nomme depuis plus de dix ans *thérapeutique institutionnelle*. Avec quelques psychiatres, nous nous y consacrons entièrement. Les quelques points que j'ai cités – imprimerie, clubs, ateliers – suffiront, je l'espère, à tenir dépliée devant vous la toile tramée de nos tâches quotidiennes. C'est dans cet état d'esprit que j'avais proposé il y a quelques années le terme de " pédagogie institutionnelle " à ce courant de transformation du travail à l'intérieur des classes, pensant que ce n'est pas par hasard si ces grandes architectures – hôpital et écoles – posent simultanément des problèmes analogues, sortes de sursaut d'une société éclatée, sortant à peine de l'enfer concentrationnaire.

(Rappelons à ce propos que les transformations dans les hôpitaux ont été en grande partie impulsées par des infirmiers ou des médecins qui avaient vécu dans les camps de concentration nazis ou autres.) ”

On comprend bien l'idée : l'institution concentrationnaire, il faut la tenir à l'œil et corriger, car elle revient toujours dans la quotidienneté.

On voit aussi dans cette citation que la psychothérapie institutionnelle, dont la date de naissance déclarative est 1953, que c'est entre 1943 et 1953 qu'elle est produite et pensée dans les hôpitaux, et en particulier à Saint-Alban, autour de Tosquelles. La psychothérapie institutionnelle est inscrite entièrement, comme la pédagogie institutionnelle, dans ces techniques de vie “ à la Freinet ” qui font d'un groupe une société, et qui font de cette société une thérapie ou une prophylaxie mentale. S'arranger avec (et de) la vie.

Ce qui se construit alors, jusqu'après 1968, c'est une pédagogie politique qui tient compte au plus près des savoirs contemporains, et en particulier des sciences humaines, et de ces nouvelles sciences qui font la recherche et la révolution à l'université. Nous pensons à la psychologie sociale, à la psychanalyse, à la sociologie clinique, à la linguistique. C'est une pédagogie des sciences humaines, par les sciences humaines, qui se construit rue des Champs Philippe, et à La Borde, avec Jean Oury, après Saint-Alban, depuis 1953.

Une pédagogie politique pour l'école “échouée”

Une pédagogie du politique pourrait-on dire. En effet, l'école devient une école de masse et la chose n'est pas simple. Lorsque je découvre par ailleurs Paolo Freire, et que je me retrouve en 1972 pour quelques mois dans le bureau qu'il occupait à San Salvador, où il a laissé des manuscrits ronéotés de ses premiers livres, je serai frappé de la correspondance qu'il y a entre lui, Freinet, les Oury. Paolo Freire stigmatise sous le nom de “ conception bancaire ” de l'éducation cette manière de faire l'école qui oublie la relation, bascule déjà vers le management, met entre parenthèses le sujet dans l'abstraction de l'élève. Ce que Paolo Freire préconise et qu'il appliquera dans l'alphabétisation au Brésil, puis au Mozambique, en Guinée-Bissau, dans les groupes qui s'inspireront de ses travaux, il y a cette vision forte qu'avait Freinet dès 1920 d'une libération par le savoir, mais par un savoir actif, par des techniques d'enseignement qui soient des techniques de vie, où l'enseignement, étant lui-même pour l'enseignant un apprentissage, c'est en collectif que se partage l'éducation.

Le mouvement Freinet – qui s'étend jusqu'à ces groupes institutionnels – est en effet un mouvement de collectif, un mouvement délibératif pourrait-on dire en reprenant Habermas. C'est cette dimension de la délibération et de la démocratie, au plus haut niveau de la pensée, qui fait leur force. Freinet a toujours voulu “ militer l'école contre la guerre ”. Il a été profondément marqué – et physiquement puisqu'il a été blessé à Verdun – par la première Guerre mondiale, et on ne peut pas comprendre ce mouvement global d'émergence, y compris de la pensée lacanienne par ailleurs, si on laisse de côté le Front populaire, la montée du fascisme, les deux guerres mondiales et cette aube du vingt-et-unième siècle, à la fois apaisé et déjà menaçant : “ Quand c'est fini ça recommence. ”

Il y a chez la plupart de nos amis cette dimension d'une certaine totalité, au sens de Sartre, où la praxis, la pratique, sont entendues comme ce à quoi on doit se consacrer au quotidien, avec détermination. Fernand Oury est une force et une résultante. Il est sans illusion, marqué par un pessimisme anarcho-syndicaliste, qui le rapprocherait de quelqu'un comme Feyerabend. Il y croit sans “ s'y croire ”. Il œuvre aux changements de l'école, quasi persuadé que les choses ne changeront pas, ou – et je me souviens là de certaines de nos discussions – qu'elles changeront par bribes, par morceaux, ici ou là, et, qu'au mieux, on aura affaire à des îlots, alternatifs, peut-être. Mais, même l'idée d'une généralisation de l'alternatif lui est étrangère. Il faut se rappeler cette dimension forte qu'il a toujours ajoutée à ce propos, en parlant en particulier des Groupes d'éducation thérapeutique) : “ Un GET naît pour des raisons historiques autour et à propos d'un certain nombre de choses qui sont à faire, et meurt avec la réalisation de ces choses. On se réunit pour faire quelque chose, on le fait et on se quitte. ”

C'est dans cette dimension de la vie et de la mort, de cette économie politique de la philosophie, pensée dans des groupes de travail aléatoires et précaires, qu'il faut entendre ce qui fait la force de cette pédagogie du politique. Il s'agit de faire de l'école, de la classe – et je vais penser à la formation, aux groupes de formation, aux quartiers, à la vie de quartier, à la vie urbaine – de faire de ces groupes – “informellement sériés”, pour reprendre Sartre, “sérialisés” dirait-on aujourd'hui – il s'agit d'en faire des micro-collectifs, des groupes-sujets, pour reprendre Guattari, d'y faire passer de la transversalité.

Quand on se penche de plus près sur les techniques Freinet, le conseil – écrit Fernand Oury –, ça se dit “soviet” en russe. Autour du conseil, la correspondance c'est le lien avec l'Autre. Le texte libre, c'est la parole de l'inconscient. Le journal, c'est un organe du collectif. L'ensemble des techniques Freinet forme un tout, une totalité, mais qui n'ont rien de totalitaire, et qui avant tout visent l'expression du sujet – ou plutôt l'expression profonde du sujet, d'une façon ou d'une autre, à travers miroirs et leurres – mais aussi la socialisation, car, comme je l'ai montré dans ma première thèse, avec me semble-t-il une certaine clarté, c'est l'articulation de l'expression et de la socialisation qui, dans ces techniques, permet, autorise, l'installation du sujet, d'un sujet dont – en dépit du libéralisme ambiant déjà d'époque, et plus encore à présent – on sait que la racine est sociale.

“Aveugle, sourde, mais terriblement bavarde, l'Institution ignore les réalités gênantes, et tout autant les tentatives pédagogiques des instituteurs. Or, ces instituteurs sont à la pointe de ce que j'appellerai en 1979 l'“institutionnel”, et je découvrirai toute la force des TF.PI – comme on disait à l'époque – (Technique Freinet. Pédagogie institutionnelle) ; au Salvador ; à l'université ; et en collège d'enseignement technique à Cormeilles en Paris, avec des classes pré-professionnelles de niveau. Citons là encore Fernand Oury et Aïda Vasquez : “Il est possible que, dans peu de temps, des écoles sous-développées servent à leur tour de modèles aux institutions attardées du Vieux Continent.” En effet, la “casernisation”, comme ils l'appelaient, a de multiples visages. D'autres disaient la “bureaucratisation”. On dirait aujourd'hui pour le tout la “technocratisation”.

Les pédagogies institutionnelles

Il est vrai qu'on peut parler de pédagogies institutionnelles au pluriel. Le courant majeur – celui qui nous occupe – est un courant psychanalytique revendiqué, reconnu par les analystes, aujourd'hui encore. Il a fait son chemin dans le mental des spécialistes de la délinquance, de la violence, du retard scolaire. Déjà, Jacques Lévine, dans les années 1970, avec d'autres, attirait fortement l'attention sur cette pédagogie. Fernand Oury, Aïda Vasquez, sont le courant historique d'une pédagogie psychanalytique qui, pour autant, ne prétend pas faire la psychanalyse de l'école ou celle du maître, mais en revanche prétend faire la classe au plus haut niveau de connaissances en sciences humaines. Mais il est vrai que c'est une époque de résistance, ou de post-résistance. Ce n'est pas par hasard que Fernand Oury écrit déjà, en 1967 : “Où allons-nous ? Vers une pédagogie qui met en cause l'Institution.” L'Institution, avec un grand I. L'Institution figée, bloquée, parce que le paradoxe est là : mettre en cause l'Institution c'est refaire de l'Institution, c'est restaurer l'Institution, c'est faire de l'Institutionnel. C'est-à-dire faire étroitement attention à cette dimension quotidienne de médiation des rapports humains qu'est l'institutionnel, le “À propos de...” ; le “Pourquoi est-on ici ?” ; le “Qui fait quoi ? Où ? Quand ? Comment ?” ; la fonction de l'espace, du temps, des lieux ; la dimension appropriée des relations qui convient en cet instant et en ce lieu. C'est ça l'Institution.

Dans cette époque de post-résistance, nombreux sont les courants qui se déchirent. Je me souviens d'altercations difficiles avec Michel Lobrot, Georges Lapassade ; de la défiance de René Lourau. J'avais moi-même choisi mon camp puisque je travaillais avec les GET, mais pour autant je ne me privais pas des contacts, et je poursuivis toute ma vie ces liens épisodiques mais réels avec les autres pédagogies institutionnelles : Paris-VIII, et par la suite, Rémi Hess. Aujourd'hui, Antoine Savoye, Patrice Ville. Je n'ai jamais attaché d'importance à ces clans. C'est toujours avec la même aisance que je suis passé de l'un à l'autre. De la même façon, j'ai pu longuement deviser avec Henri et Odette Bassis, du GFEN. Le politique

dirige. C'est ce qui commande la pratique pédagogique. Je resterai sur ce point aussi net qu'en 1967-1968. Il y a des pratiques de gauche et des pratiques de droite. Il faut faire son choix. La banalisation des choses n'entraîne qu'au pire : " Changez le métier, ou changez de métier. " (Fernand Oury).

Peut-on dire pour autant qu'il y a plusieurs pédagogies institutionnelles ? Je ne le crois pas. Il y a des praticiens, chercheurs, qui chacun à leur façon lui prêtent un visage, un style, une dimension, plusieurs dimensions. Mais il me semble évident que la pédagogie autogestionnaire ou psychanalytique n'ont qu'une seule et même raison d'être, qu'un seul et même visage, une fois dépassé les clanismes politiques. J'en ai souvent discuté avec Fernand Oury, il portait la plus grande estime à Fonvieille, il restait plein d'admiration pour Freinet, il ne déniait rien à l'autogestion, au sens yougoslave ou au sens " Fgérien " du début, mais il était très défiant, méfiant, à juste titre, des termes. J'avais moi-même coutume de plaisanter, je le fais encore parfois : " Peut-on autogérer l'inconscient ? " La pédagogie institutionnelle est une pédagogie psychosociale, psychosociologique, psychanalytique. C'est une pédagogie à la juste mesure des rapports sociaux du vingt-et-unième siècle, telle que les sciences humaines nous l'enseignent. On pourrait dire aussi que c'est une pédagogie qui implique l'analyse institutionnelle, tout comme l'analyse institutionnelle implique une pédagogie. Les disjoindre reste un effet universitaire.

Généraliser ? De l'institutionnel ?

L'Institution – telle qu'elle est entendue par ce mouvement – est ce trait fondamental, ce vecteur de distinction, de distinctivité, qui redistribue les relations et installe de l'humanité, tout d'abord à propos du langage et à travers le langage, mais ensuite, par le jeu multiple des institutions, " installe la communication " dirait Habermas, le " parlêtre " dirait Lacan, et permet ce dépassement transcendantal de l'animalité. L'Institution est un tuteur et une matrice, c'est cet autre lieu qui, à chaque instant, régule l'effet humain et autorise dans la classe, dans la famille, dans le quartier, dans la ville, l'expérience, ce qu'aujourd'hui, avec Alain Vulbeau, nous appelons l'" expérimentation sociale ". On touche ici à cette idée-clé : l'institutionnel, c'est ce tissu de conjonction des relations humaines, ce tissu d'articulation du quotidien qui autorise la prise de parole, l'émergence du sujet, qui fait que la classe est un lieu accueillant, un lieu parmi d'autres, qui fait que l'école tient sa place dans une société qui tient la sienne, et que chacun tient son rôle dans la plus grande proximité, sans jamais confondre relations et rapports sociaux.

C'est ce que j'ai compris et gardé de l'institutionnel, cet institutionnel que Fernand Oury, Aïda Vasquez et les GET enseignaient – indirectement, dirais-je – " obliquement ", dirait Jean Oury, en travers, transversalement, ce que l'on retrouvait dans les stages. Après beaucoup de lectures, on pouvait accéder à des stages, à des groupes. Après avoir montré " pratique blanche ", patte blanche, non pas fait signe d'allégeance mais fait signe de pratique, on pouvait alors se risquer à intégrer des techniques, des techniques de vie – appelons-les comme ça – du mouvement Freinet, celles que j'ai déjà citées, avec d'autres techniques de " sorties-enquêtes ", techniques de savoir d'un très haut niveau puisqu'on pouvait à l'époque – et on peut encore – faire des mathématiques ou du français en groupes de niveau à partir d'un événement raconté le matin en " Quoi de neuf ? ", ou en entretien, ou à partir du dernier journal télévisé entendu.

L'institutionnel, c'était ça, ces trois niveaux des stages GET de l'époque : les techniques ; l'organisation ; le groupe. Comment s'organiser dans des groupes ? Comment faire de l'institution, de la médiation, de la rencontre, de la règle et de la loi ? Comment mettre en place la structure ? Au troisième niveau, et après quelques années, on se risquait – en prenant des responsabilités, progressives bien entendu – à toucher à la relation, à tenter de mieux la saisir, de mieux la comprendre, et surtout de lui permettre mieux de prendre sa place et d'exister. Là, on touchait aussi à la psychosociologie, à la microsociologie des groupes – comme le dit Jean Oury –, à de la technique du collectif, au sens politique du terme. Cette formation en trois niveaux – qui se par faisait dans la direction de stages, la direction d'interventions, sur le terrain, en petits ou en grands groupes, de façon étonnante – formait là des politiques d'un niveau avéré. Combien d'entre nous ont pu s'en servir et se sont – d'une pédagogie institutionnelle ou l'autre – retrouvés dans les instances de tel ou tel syndicat, parti, groupe ? Je me

souviens encore de la stupéfaction de mes amis salvadoriens lorsque, dans des circonstances politiques dramatiques, après le coup d'état de 1972 et la fermeture des universités, je ramenaï avec force cette pédagogie institutionnelle au cœur même de la mobilisation militante, à la fois des universitaires, des étudiants, et des groupes qui soit prenaient le maquis, soit prenaient la fuite, mais de toute manière passaient à la clandestinité. Je ne perdais pas de vue Fernand Oury avec qui je correspondais, tout en rejoignant l'équipe de direction de l'université, exilée à San José, au Costa Rica. Je me disais alors que c'est des gens comme lui qu'il aurait fallu pour créer, à côté de Paolo Freire par exemple, des universités du peuple de standing.

L'institutionnel, c'est ce grand échangeur – pour paraphraser Tosquelles – qui structure l'espace humain.

Les 4 L

Nous parlions en plaisantant, à l'époque, des 4 L, mais dans la ligne de ce qui vient d'être écrit, nous pouvons assurer qu'ils sont les quatre balises de repères et de fondations de l'espèce, à partir du langage. En effet, on articule ici Freud et Lacan, et d'une façon simple on bascule ce concept d'espèce sur la pratique.

Les "4 L", de quoi s'agit-il ? : Tout d'abord des 3 L, des lieux, des limites, des lois. Ces lieux, ces limites et ces lois, balisent, permettent, autorisent, fondent le quatrième, le langage. On pourrait même dire, en suivant à la fois Lacan et Fernand Oury : le "nécessitent". C'est dans l'organisation de ce milieu de vie fondamental, essentiel à l'espèce, que la nécessité du langage va permettre la parole, susciter l'apprentissage, motiver l'enseignement – y compris du côté des enseignants – et autoriser le développement humain. Reprenons une citation de Fernand Oury et Aïda Vasquez, dans ce petit livre, *Pédagogie, éducation mise en condition* (collection Partisan, Maspero, mai 1972), que nous avons tous dévoré, lu et relu à l'époque : " Dans la classe, nous préférierions pouvoir écrire l'école, devenue lieu d'activités et d'échanges, savoir parler, comprendre, décider, etc., savoir lire, écrire, compter, toutes ces actions deviennent des nécessités. Ce nouveau milieu favorise, outre les apprentissages scolaires, l'évolution affective et le développement intellectuel des enfants et des adultes. " On le voit, l'affaire est à la fois simple et compliqué. Ces "4 L" sont fondamentaux. Le langage est lié par les lieux, les limites et les lois. Les lieux, les limites et les lois sont liés par le langage. C'est dans cette institution centrale qu'est le langage, dans ce jeu des institutions qui autorise et permet l'espèce humaine, que la société commence. L'école commence avec la société. On voit difficilement comment faire autrement. Fernand Oury, dans un bref extrait d'un film fait à propos de l'école de La Neuville, cette grande école de pédagogie institutionnelle, également dans le film tourné par ARTE à propos de Fernand Oury, commente les techniques Freinet : " Les techniques Freinet, il n'y en avait pas avant Freinet. Ce que Freinet a inventé c'est une chose simple, il a fait de la classe un milieu social. On y enseigne et on y apprend comme on y vit : naturellement. " En effet, le savoir est dans les tissus et les rapports sociaux. Souvenons-nous des camps de concentration. Freinet et Tosquelles en furent, en France. Ils y étaient à l'égal d'eux-mêmes : investis, actifs, institutionnels, " désirants ". Fernand Oury nous dit " Avec ces techniques et avec ce que Freinet met en place, on ne fait pas la classe (on dira l'institution) aussi bien, mais : mieux ! "

Les "4 L", c'est donc une fondation d'espèce. On s'achemine là vers cette aventure anthropologique qu'est une vraie pédagogie de l'homme.

La coopération

La coopération, au sens de Profit, repris par Freinet, par Oury, s'enracine, qu'on le veuille ou non, dans l'anarcho-syndicalisme et le marxisme, dans cette culture du dix-neuvième siècle, vingtième siècle, dont on n'a aucune raison de se défaire pour ce qui concerne ces principes sociaux fondamentaux. Quand opérer c'est coopérer, on voit difficilement comment cette dimension de la démocratie, cette revendication du travail en commun, à plusieurs, puisse être entendue dans la vie politique et sociale post-moderne, ou la vie que l'on dit (mal) " institutionnelle ", comme si les institutions avaient leur vie propre. Alors que, on l'a vu,

les institutions peuplent l'existence humaine, et sont elles-mêmes peuplées d'existences regroupées par ces institutions.

La coopération, c'est quelque chose qui tient des modes opératoires. C'est ce qui fonde les méthodes actives. C'est ce qui fait que quand on cherche à caractériser ces méthodes, ces pédagogies actives, on va forcément retrouver la coopération. Mais toutes ces revendications, ces mots d'ordre, ne sont pas des commandements. C'est la mise à jour progressive de ce qui caractérise l'espèce. On revient là à une dimension – qu'en pédagogie institutionnelle on qualifierait de “ dimension (ou degré) zéro ” – qui caractérise les rapports humains. Peut-on vivre sans coopérer ? Peut-on grandir sans coopérer ? Peut-on vieillir sans coopérer ? Peut-on naître et mourir sans coopérer ? La néoténie humaine a cette force de nous mettre – c'est aussi l'essence de la définition du désir, on l'a vu chez Lacan – à la fois sous la menace, et à la merci, de l'autre.

Les TF.PI (Techniques Freinet. Pédagogie institutionnelle)

Les TF.PI, c'est une culture. On peut reprendre Fernand Oury, dans les films, dans l'écriture, citant lui-même Makarenko ou s'y référant : “ Il s'agit de construire un milieu. Il s'agit avant tout de reprendre le milieu. ” Je le disais déjà dans ma thèse de 1979. Il suffit de revoir, quand on a la chance de pouvoir le faire, *L'École buissonnière*, le film relatant la vie de Freinet, avec Bernard Blier, ou le film soviétique tourné sur la vie de Makarenko, à Djerzinski. C'est cette idée que l'on retrouve dans la psychothérapie et la pédagogie institutionnelles, dans la politique de l'ordinaire, dans la politique du quotidien : il s'agit de faire de la vie ordinaire une vie extraordinaire. Et de faire – comme disait Fernand Oury – d'un métier – il pensait bien sûr au métier d'instituteur – un “ grand métier ”. De tout métier, un grand métier. De faire des métiers qui aient de la force, de l'allure, de l'image, en particulier pour les enfants des pères et des mères de ces métiers. On touche là une dimension à propos du père que, dès 1962, Fernand Oury questionnait, reprenant l'article de Lacan sur la famille, de 1937. On le lit dans *Chronique de l'école-caserne*. Car ces intellectuels de l'enseignement ont compris où sont les vrais problèmes d'une société mutante.

Le milieu. C'est le milieu qui compte. Il faut reconstruire d'abord le milieu, pour préserver les personnes, leur permettre d'être disponibles, les libérer. Et il faut des outils. Le terme d'outil revient avec une force singulière dans le discours de Fernand Oury. Il avait ces mots, toujours étonnants : “ Rentrons chez nous polir nos concepts. ”, par exemple. “ Polir ses concepts ” ! L'homme de l'institution Cro-Magnon ! Il le disait sans rire et nous en parlions, nous en avons parlé longtemps. Il pensait lui aussi que le vingtième siècle c'était le tout début de la science humaine, et que ces Cro-Magnon taillant leurs silex, au bord de l'école, du quartier, de la ville, avaient bien sûr cette intelligence de la relation, mais qu'il allait falloir attendre parce que – comme il le dit dans *Chronique de l'école caserne* – notre société est cancérisée. “ L'école est-elle encore sociale ? ” se demande-t-il. De même qu'il se demande si en France on est habitué à travailler en groupe. “ Chacun chez soi, écrit-il, au fond c'est ça l'école caserne : un système complètement individualiste. ” Aujourd'hui, à la place du groupe, on trouve la société anonyme. Il n'y aura pas, dit-il, d'école caserne si on “ fait du groupe ”. Et Aïda Vasquez d'ajouter : “ On apprend parfois plus en faisant la vaisselle avec un schizophrène qu'en prenant des notes dans un amphithéâtre. ” Si le milieu est à la hauteur de la tâche, si les outils sont à la hauteur du dilemme, si l'intelligence se partage et s'échange, on peut déboucher – ponctuellement bien sûr – sur des micro-collectifs, sur ces groupes-sujets, qui de deux, trois, à sept, huit, dix ou quinze ans, ont émaillé notre existence, la mienne bien sûr, puisque, avec d'autres, j'ai pu mettre en place ces collectifs, aussi bien dans les quartiers qu'en maisons d'enfants, dans les écoles primaires que secondaires, et que nous avons pu vivre et faire vivre des expériences, sans illusion, mais de la plus grande force. Et de la plus grande réussite. Parce que, encore une fois, on n'apprend pas tout seul, et le désir est le plus puissant des moteurs humains.

Les stages et la formation

La formation était une préoccupation centrale de Fernand Oury. Nous avons, dans les années 1970, beaucoup pensé cette formation. J'ai pu, avec lui, Daniel David, Christine Vander Borght, déplacer, à partir de 1975-1976, cette formation des maîtres sur la formation des éducateurs de l'éducation surveillée. Nous avons, dans les quinze ans qui suivirent, réalisé une centaine de stages divers et variés, sur le terrain, à distance, en suivi, et nous avons pu, en Belgique, en France, en Suisse, montrer qu'il y avait là matière à constituer quelque chose comme des maîtres avec un petit *m*, disait encore Fernand Oury, mais des maîtres de la pratique. De la pratique de l'institutionnel, de la pratique de la classe, de la pratique de l'école, de la ville, d'aujourd'hui. J'ai d'ailleurs repris et déplacé ces techniques et pratiques jusque dans l'approche de la délinquance, des foyers, des internats. Plus récemment, nous avons vu avec quelque amusement des centres de placement immédiat, des centres fermés, des foyers de jeunes se demander à nouveau si cette pédagogie et cette formation n'étaient pas tout indiquées !

Savoir utiliser et insérer des techniques dans un milieu ou l'autre – dans quelque milieu que ce soit –, savoir organiser son travail, conduire des réunions, diriger des groupes, organiser des sous-groupes, penser des objectifs, contrôler des collectifs, en groupe et à plusieurs, démocratiser un système de pensée – qui est un système de groupes, car le groupe est dangereux – situer la relation, épanouir la relation en l'instituant, en lui donnant ses lieux, ses places, son temps, sa parole, quand cet ensemble de choses sont pensées, produites – il faut là plusieurs années, on touche à l'essentiel. Avec Fernand Oury, nous parlions souvent des “ 7 ans ”, des 7 ans symboliques – chiffre d'or de la Formation, de Pythagore, des Francs-maçons – qui autorisent le début d'une certaine maîtrise car, comme l'écrit Jean Oury, peut-être qu'au bout de 10 à 12 ans, on commence à avoir quelque idée de ce qu'est l'Institution. Mais le travail sur soi étant ce qu'il est, la formation de la personne nécessite ce travail incessant, permanent et approfondi de ses propres réflexes, qui sont en somme nos propres outils.

C'est une idée que je développe dans ma théorisation de la violence et dans mes cours sur la violence : les émotions et la formation intimes et personnelles sont ces micro outils intermédiaires, ces institutions intimes qui font la force et la puissance de notre capacité de médiation, de filtrage, de réception, mais aussi d'accueil du milieu, et donc d'inscription de l'autre.

La formation, c'est la clé. Gilles Ferry et d'autres l'avaient compris depuis longtemps. L'après-guerre l'avait compris. Aujourd'hui, on ne sait plus. Les enseignants eux-mêmes ne savent plus. Les non dupes errent.

“ Contrairement à certaines opinions pessimistes et méprisantes, une telle formation est possible avec de simples instituteurs. ” (Fernand Oury).

Une théorie anthropologique du sujet-savoir

L'ensemble de ces réflexions vise à montrer qu'il y a là – derrière ce qu'on appelle la “ pédagogie institutionnelle ”, la “ psychothérapie institutionnelle ”, l'“ analyse institutionnelle ”, la “ pratique de l'institutionnel ” – une théorie, voire une épistémologie anthropologique du sujet, qui ne clive le sujet qu'autant qu'il l'est essentiellement, mais qui intègre le savoir à l'émergence de l'espèce humaine. Le savoir n'est pas détaché, n'est pas dans les livres, dans les choses, dans la tête de certaines personnes, dans la tête des enseignants. Le savoir court les rues autant que les écoles. Mais pour se mettre en savoir, se mettre en conquête du savoir, il y a quelque chose qui est de l'ordre du désir, et l'on voit à quel point le ravage et l'écrasement du désir ont fait ces échecs monstrueux qui nous donnent aujourd'hui, entre la société médiatique, la société de consommation, et la société sans écoles, sans vraies écoles du désir, ce que nous voyons tous les jours : des jeunes violents, acculturés souvent, comme une partie de leurs parents, y compris dans les meilleurs milieux, qui se pensent et se croient très culturés, qui ont perdu totalement la pensée essentielle d'un savoir inscrit et au travail au cœur de la vie et du fait social.

Il faut penser que ces instituteurs inventant la pédagogie institutionnelle, avec une psychologue latino-américaine, et des psychiatres, que nous avons évoqués ici, ont ces idées en tête et qu'ils continuent de les

avoir. Mes rencontres avec Jean Oury aujourd'hui me ravissent toujours puisque, à chaque fois, je constate – évidemment, je suis de la partie – que la barre est haute. Le sujet a un savoir, le sujet “ est ” angoisse et savoir, quoi qu'il arrive. Mais c'est toute la structure sociale, toute la relation, tout type de société, qui sont en question. La mondialisation installe la violence au cœur même des choses. On apprend aujourd'hui avec ou sans l'école et souvent contre l'école. On voit même des enseignants, des intellectuels, s'en vanter. Une couche sociale, une classe de technocrates, s'est emparée de certains outils, de certaines fonctions, et l'école elle-même est la proie de ces gens ordinaires, d'enseignants qui au fond enseignent pour des enseignants, et, quelquefois, pour les autres.

“ Sommes-nous des utopistes ? Nous ne le savons pas. Notre offre répond à une autre demande qui ne s'est pas encore exprimée, qui s'exprimera peut-être. ” (Fernand Oury, juillet 1966.) Évidemment, il y a de l'inconscient, ici comme ailleurs. Quand l'école aura compris qu'il y a de l'inconscient, elle oubliera l'urgence et saura du coup faire au plus court, au mieux, y compris avec les plus en difficulté. De quoi retrouver les nuits blanches de Kierkegaard.

Une recherche-action institutionnalisée

Après cet enracinement dans l'anthropologie, je terminerai par l'évocation de ce qu'est aussi la pédagogie institutionnelle pour moi, ce que j'ai développé dans un article il y a deux ans, paru dans un livre collectif chez l'Harmattan, et ce que je développais déjà dans ma deuxième thèse sur la pédagogie institutionnelle, de 1993 : La pédagogie institutionnelle, c'est une recherche-action institutionnalisée.

Fernand Oury ne parlait plus de “ classe institutionnelle ”, mais de “ classe institutionnalisée ”. De la même façon, on peut parler d’“ institution institutionnalisée ” pour reprendre le paradoxe et le résoudre, le lever. On pourrait parler de recherche-action institutionnalisée car – au fil des années et parfois longtemps, sur 18 ans en Belgique, sur 8 à 10 ans en France, avec l'éducation surveillée, sur 6 à 8 ans dans différents établissements scolaires secondaires, dans des micro recherches intégrées, sur 2 ou 3 ans, avec des collectifs d'éducateurs, des collectifs de quartiers – j'ai pu montrer que ces mêmes techniques Freinet, cette même capacité organisationnelle, cette même science – pour aller au plus près – cet ensemble offrait un bagage extrêmement précieux et actuel à l'intervenant institutionnel, comme je l'ai appelé, reprenant et arrêtant une terminologie Lourau-Lapassade. Cet intervenant qui travaille en collectifs sur la transformation et le changement à long terme des institutions.

Nous retrouvons ici la recherche, purement et simplement, mais pas cette recherche-action que longtemps, ces quinze dernières années en particulier, les uns et les autres, universitaires de préférence, intellectuels patentés, ont décriée et déclassée. La recherche-action, c'était pour les travailleurs sociaux, les éducateurs, les enseignants, le terrain “ en recherche ”. Bien sûr, la recherche fondamentale était au-dessus de ça ! Ce que ces ensembles de personnes, de professionnels, pris par leur propre statut, n'ont pas encore réalisé, c'est que c'est dans la pratique que s'enracine la recherche, que c'est dans un système péri-concentrique, de ruptures spirales, comme Edgar Morin les évoque, que l'on peut travailler à différents niveaux spécifiés : enseigner-apprendre-se former-chercher, et au plus haut niveau, faire de la recherche, à partir des pratiques, en liaison ou en rupture avec elles, en y revenant ou non. Par exemple, il est évident que chacun trouve son compte dans cette société de recherches que serait une université de tous, une université centrée sur la recherche-action institutionnalisée, en collectif démocratique, comme j'avais tenté de la mettre en place à l'université de San Salvador en 1972, avec beaucoup de jeunes et de moins jeunes convaincus, enthousiastes et emballés, en direct avec les terrains, les praticiens et les chercheurs des plus hauts niveaux. C'est à partir de là qu'une société progresse, en partageant le savoir, la recherche, en se mutualisant au cœur même de cette coopération de chercheurs et de praticiens qui reste fondamentale, à condition bien sûr que les chercheurs sachent travailler dans la langue des praticiens, et que les praticiens acceptent de se former au plus haut niveau de la recherche.

Je me souviens de propos étonnants de Vergnaud, d'Henri Bassis, de Tosquelles, sur ce point. Les choses sont plus simples qu'on ne le pense. C'est la société qui s'épaissit et se cloisonne, se segmente, se morcelle.

“ Peut-être que les éducateurs, comme les enfants, sont voués au silence ? ”, se demande Fernand Oury dans les années 1960. Il avait à l’époque – 1967-1968 – conçu, imaginé, un complexe éducatif expérimental. Je me souviens avoir été avec lui négocier ça dans des groupes de culture populaire, au ministère et ailleurs. Nous avons failli trouver le financement de ce complexe éducatif expérimental, qui devait comprendre d’une part une école accueillante – maternelle, primaire –, d’autre part un CES, un collège, mais aussi une Maison des jeunes, et un centre d’études et de formation en éducation et pédagogie. Là aussi – et grâce à la FGERI – l’architecture était pensée comme un ensemble et la pédagogie était elle-même une architecture, et l’architecture elle-même était une pédagogie. Ce complexe éducatif expérimental – nous y croyions sans y croire – nous ne l’avons pas construit, mais nous l’avons pensé. C’est là-dessus que l’on peut comprendre ce qu’étaient Fernand Oury, Aïda Vasquez, ce qu’étaient ces groupes, ce que sont ces chercheurs-praticiens. Des utopistes, mais des utopistes du quotidien. “ Sommes-nous des utopistes ? Nous ne le savons pas. Notre offre répond à une autre demande qui ne s’est pas encore exprimée, qui s’exprimera peut-être. ” Nous l’avons déjà dit, et c’est aujourd’hui encore ce que nous redit Jean Oury, pestant contre la nouvelle médecine libérale, contre l’attaque de la psychiatrie, contre le rapport Kouchner et la technocratisation des soins, contre la médication des lieux plutôt que leur humanisation.

En fait, cette pédagogie – qui est une psychothérapie en elle-même – cette psychothérapie – qui est une pédagogie en elle-même – l’une et l’autre se vont comme un gant, c’est bien ce dont nous avons besoin aujourd’hui, à l’aube du vingt-et-unième siècle : d’une pédagogie analytique qui soit en elle-même une psychothérapie de la barbarie, qui chaque jour à nouveau nous guette, hier comme aujourd’hui.

“Vous devez vous concentrer et vous consacrer entièrement à chaque journée, comme si vous deviez éteindre le feu de vos cheveux.”

Taïsen Deshimaru

Bibliographie

La Formation par la pratique. La pédagogie institutionnelle des Groupes d’éducation thérapeutique de Fernand Oury et Aïda Vasquez, Jacques Pain, Micropolis, Vauréal, 1982 ; réédition Matrice, Vigneux.

Chronique de l’école caserne, Fernand Oury, Jacques Pain, Maspero, Paris, 1972 ; Matrice, Vigneux. Voir la collection : Les classiques de la pédagogie institutionnelle, Matrice, Vigneux.

Les séminaires de La Borde, 1996-1997, Jean Oury, Champ social, Nîmes, 1998.

La Révolution moléculaire, Félix Guattari, Encres, Recherches, Fontenay-sous-Bois, 1977.

Je cherche, donc j’apprends, Henri Bassis, GFEN, Messidor, Paris, 1984.

Reconstruire ses savoirs. Chercher, agir, inventer, Sabine Laschkar, Henri Bassis, GFEN, Messidor, Paris, 1985.

Pédagogie : éducation ou mise en condition ?, Maspero, Paris, 1971.

Recherches, n° 3-4, Paris, 1966.

DÉBUT



site <http://probo.free.fr>